

murs. On eût dit d'une Venise, au Nord. Et voici qu'on a remblayé et tari toutes ces eaux dormantes, et démolit tous ces anciens quais, pour les remplacer par des rues droites, des boulevards banals, des magasins d'un luxe parvenu et faux.

C'est désolant ! Et il serait temps, en présence de ces administrations publiques si positives, si anti-artistiques, de sauver nos villes malmenées, de les défendre contre la bureaucratie imbécile et de constituer une Ligue pour la conservation de nos vieilles

Feuilleton du PROGRÈS.

Reportage posthume

CHARLES BAUDELAIRE

Le livre de M. Eugène Crépet qui vient de paraître sur Charles Baudelaire appartient à ce reportage posthume auquel on s'est livré depuis quelque temps avec un manque de tact choquant vis-à-vis des grands morts de l'art et de la littérature. Ce pillage des tiroirs, cet épinglage des petits papiers, cette publicité sans limite donnée à des correspondances intimes, ces judas pratiqués dans l'alcôve ont quelque chose de douloureux et d'impie. Hier c'était Flaubert dont on profanait ainsi le souvenir ; aujourd'hui c'est Baudelaire.

Vraiment, il serait temps de protester un peu haut et d'exiger du respect autour de telles mémoires, — comme on veut des grillages autour des statues et des tombeaux.

Qu'importent toutes ces indiscrétions et ces détails sur les grands artistes disparus ? Qu'importe leur vie ? Leur vie, c'est le vase qui a contenu l'élixir d'or ou la pourpre liqueur de leur génie. Encore une fois, qu'est-ce que le vase, — qu'il fût en métal précieux piqué de vertus comme de joyaux rares, ou qu'il fût en grossière argile, conservant la couleur et l'odeur de la coupable terre originelle, — pourvu que le breuvage divin ait été conservé et désaltère la soif spirituelle de l'Àvenir !

A quoi peut-il servir de nous introduire dans le théâtre désormais fermé où leur vie s'est jouée

grande prostituée, aimant les allures grossières et les propos populaciers.

Qu'on juge si nous exagérons par ce compte-rendu que nous extrayons à dessein d'une feuille libérale. C'est un document à recueillir pour l'histoire des mœurs publiques au XIX^e siècle.

L'Association libérale de St-Gilles s'est réunie, en assemblée générale, lundi soir, à la Cour Royale, chaussée de Waterloo, pour examiner, disait l'ordre du jour, « une décision prise par le comité au sujet

pour nous conduire à travers des décors pâlis, des lampes éteintes et des oripeaux vidés de gestes.

C'est donc avec une juste défiance que nous avons accueilli le volume nouveau paru sur Baudelaire et contenant outre sa correspondance inédite, quelques manuscrits posthumes, entr'autres une étude sur notre pays intitulée la *Belgique vraie* et un fragment inédit : *Mon cœur mis à nu*.

Certes, ici encore, il y a bien des révélations affligeantes qu'il aurait mieux valu taire. Un sincère ami du poète n'aurait pas jugé à propos de raconter ses misérables amours avec Jeanne Duval, ses luttes contre l'égoïsme de sa famille, ses cruels embarras d'argent qui le faisaient ouvrir les bras, tout étendus, devant la vaste mer et s'écrier : « Je serais si heureux si je n'avais pas de dettes ! »

Mais à part cela, certains détails de l'ouvrage sont curieux et aideront à déchiffrer un peu plus complètement cette énigmatique figure de grand poète qui n'aura cependant jamais dit tout son secret.

Il avait pour cela un trop minutieux et trop constant souci d'étonner. Déjà, dès sa jeunesse, il voulait « être tantôt pape, mais pape militaire ; tantôt comédien. »

Ce goût pour la comédie, pour les choses artificielles s'exprime jusqu'au bout de sa vie dans la froideur compassée de sa politesse, dans son dandysme de toilette, recherchant des formes d'habit inusitées et des cravates imprévues, comme aussi dans sa joie énorme à mystifier ses semblables qu'il tenait dans un parfait mépris.

C'était là une des conséquences de sa nature malade, très perverse, volontiers féroce, et justement ce mépris des autres hommes, le mépris de leur bêtise plus encore que de leurs vices, lui inspirait ce désir de penser autrement

émission.

M. Vanderschrick ne demande pas la mort du comité, il demande justice et fait appel au règlement. Au mois d'avril, un groupe de membres du comité, qui s'entendait dans l'ombre, fomentait des cabales au sein de l'Association. Jusqu'au 10 juillet nous avions le droit de présenter de nouveaux membres. Alors, en la part libérale doit chercher l'union, nous voyons bon nombre de libéraux électeurs repoussés. (Protestations, bruit au fond de la salle.)

Quatre membres du comité ont agi sous l'empire de questions de personnes. (Bruit.)

Une voix. Cela n'est pas vrai. (Interruptions.)

qu'eux, qu'aimer autrement qu'eux, de sentir autrement qu'eux.

Tout son idéal, c'était le contraire de l'idéal des autres.

... Enfer ou ciel, qu'importe !

Au fond de l'inconnu, pour trouver du nouveau !

Aussi n'a-t-il pas songé à exprimer dans sa poésie les lieux communs de l'humanité : l'amour, la famille, la patrie, la religion qui avait servi de thèmes aux lyriques inspirations de Lamartine et d'Hugo.

Baudelaire s'attache à noter les sensations exceptionnelles, les nuances insoupçonnées, les sourdines des couleurs fanées et la mort des parfums orgueilleux ; il révèle, comme dit admirablement J.-K. Huysmans, la psychologie morbide de l'esprit qui arrive à l'octobre de ses sensations, raconte les symptômes des âmes requises par la douleur, privilégiées par le spleen ; montre la carie grandissante des impressions, alors que les enthousiasmes, les croyances de la jeunesse sont taris. Certes, il est en avance sur son temps ; il est malade, le premier, de cette glorieuse maladie de nerfs qui affectera tous les sensitifs après lui : « J'ai cultivé mon *hystérie* », écrivait-il quelque part ; c'est-à-dire qu'il a une volonté d'exaspérer son mal et de s'y complaire ; ainsi le chrétien se contemple dans sa faute comme on un miroir brisé, et s'y pleure !

C'est là un effort du mysticisme de son âme toute grondante des foudres catholiques, qui garde vis-à-vis d'elle-même l'effroi d'une église où s'agiterait un possédé. Cruauté d'inquisiteur, tristesse d'un pâle évêque exorcisant, tel il se penche lui-même sur la faute de sa vie. C'est ainsi que la gloire lui paraît bientôt vaine : ce qu'il importerait, c'est d'être un héros ou un saint pour soi-même !

Quant aux femmes, elles lui apparaissent comme les formes séduisantes du Diable.

électeurs.

M. Dheur, proteste contre les reproches de partialité adressés au comité. On présentait 500 nouveaux membres, dit-il, qui allaient bâillonner les anciens membres. (Protestations. Tumulte.)

L'orateur déclare qu'il a voté selon sa conscience, que demain il voterait encore de même.

L'agitation grandit. On entend à peine quelques bribes de ce que dit ensuite M. De Ramée. La sonnette présidentielle a toutes les peines du monde à rétablir un semblant de silence. Colloques dans tous les coins. Echange d'épithètes.

M. De Ramée dit, au milieu du tumulte, que parmi

Ailleurs, à propos de la volupté, il dit cette chose curieuse : c'est que tout son délice provient de la conscience de faire le mal.

A coup sûr, ce n'est pas là une religion orthodoxe, mais sa sensation est toujours conforme à la théorie catholique du péché et de la perversité humaine. Il s'en confesse lui-même quand il dit qu'il a mis dans les *Fleurs du Mal* tout son cœur, toute sa pensée, toute sa religion travestie, — c'est-à-dire une religion autre, agrandie, plus morne, plus sévère et plus impitoyable, à la façon des croyances espagnoles où les autels sont des bûchers.

En somme, c'est une religion restaurée — et c'est ainsi qu'elle sera nouvelle, — de la même façon que pour la forme, il renouvellera sa langue en restaurant les mots dans leur signification originelle, latine. Et c'est là le vrai moyen, Rivarol l'a dit, pour arriver à des choses neuves en littérature. Il faut déplacer les expressions.

Baudelaire a déplacé aussi les sensations dans ses curieuses déformations, transpositions de sens, correspondances d'art :

Son haleine fait la musique

Comme sa voix fait le parfum !

Et ailleurs il dit encore :

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme le hautbois, vert comme les prairies.
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent !

Certes, il y avait là-dedans du procédé, quelque chose d'arbitraire, de volontaire, mais Baudelaire n'est-il pas avant tout un génie de volonté, discutant chaque vers avec lui-même, écrivant d'abord ses poèmes en prose, alignant plusieurs images pour la même idée et finissant par n'en choisir qu'une seule après un lent triage, tout cela combiné avec minutie et avec calme. Il commet des adjectifs avec préméditation. Chaque poésie, calculée, a la rigidité précise d'un théorème.

Du reste, il y a quelque chose de *mathématique* dans l'esprit et dans l'œuvre de Baudelaire. On en trouve ici et là plus d'un exemple. Ainsi il dit quelque part à propos d'un vieillard :

... Son échine
Faisait avec sa jambe un parfait angle droit.

Ailleurs, dans les *Petites Vieilles*, il écrit encore :

Il me semble toujours que cet être fragile
S'en va tout doucement vers un nouveau berceau.
A moins que, méditant sur la géométrie,
Je ne cherche, etc.

Certes, nous sommes loin de l'océan furieux qui grondait dans l'inspiration d'Hugo, et de Lamartine, ce lac mélancolique dans un isolement de verdure.

Chez Baudelaire il n'y a ni secourie, ni trop plein : le poète fait l'effet d'un calculateur, disposant ses strophes en savant ingénieur, les rimes, comme des barrages réguliers où miroite une inspiration toujours égale.

Toutes ces choses se précisent et se comprennent mieux encore après avoir lu le nouveau livre de souvenirs qu'on vient de publier.

Quant au chapitre relatif à la Belgique, il est douloureux pour nous ; notre pays y est jugé sévèrement : « Horrible monde ; peuple inepte et lourd, trop bête pour se battre pour des idées ; ici, pas une âme qui parle ; il faut être grossier pour être compris ; on ne pense qu'en commun, en bandes. »

Malheureusement, bien de ces critiques sont cruellement vraies et nous le savons plus que personne, nous qui travaillons comme en exil aussi, dans ce pays, sans jamais sentir le cri de notre labeur nous revenir en échos multiples.

Cependant, il convient de dire que Baudelaire

nous a presque jugés en *ennemi* : il était malade, aigri, et n'avait trouvé ici que déboires : personne, à peu d'exception près, ne s'était même douté qu'il y eût dans Bruxelles, à ce moment, un des plus nobles et des plus puissants esprits du siècle.

Mais qu'importent ces misères ! Baudelaire est entré fatalement, comme cela devait, dans l'immortalité définitive.

C'est de lui qu'est sortie toute la génération littéraire actuelle ; c'est lui qu'elle a étudié, pratiqué avec ferveur, c'est lui qu'elle décalque et qu'elle imite ; c'est pour l'avoir lu qu'elle a gardé pour toujours l'envie de pleurer ; et il semble qu'il ait lui-même été pour elle ce qu'il dépeint la Lune dans un de ses poèmes en prose : une atmosphère phosphorique, un poison lumineux ; et que lui aussi, lumière vivante, ait pensé et lui ait dit, à cette génération qui devait le suivre :

« Tu subiras éternellement l'influence de mon baiser. Tu seras belle à ma manière. Tu aimeras ce que j'aime et ce qui m'aime : l'eau, les nuages, le silence et la nuit ; la mer immense et verte ; l'eau informe et multiforme ; le lieu où tu ne seras pas ! »

Dorénavant il ne sera plus seulement admiré ; il sera aimé aussi, car dans ce nouveau livre on nous le montre avec une si réelle détresse d'âme, avec des arrière-lueurs de bonté si imprévues, qu'il apparaît désormais nimbé d'une mélancolie plus attachante, montrant sa poitrine ouverte, comme dans les images du Sacré-Cœur, avec son âme traversée par toutes les douleurs et les amours navrantes et les déboires de sa vie, comme par des couteaux cruels qui ne dérangent même pas sa couronne d'impérissables épines.

G. R.